

LE GOÛT DE L'AVENIR

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

LE GOÛT DE L'AVENIR

Essai

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-054761-9

© Éditions du Seuil, septembre 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Claude Pinganaud, mon ami.

« Il faut changer de vie, il faut changer tout ; mais tout changer n'est pas tout détruire ; c'est sauver tout. »

Maurice Bellet¹.

1. Maurice Bellet, *La Longue Veille. 1934-2002*, Desclée de Brouwer, 2002, p. 256.

Message personnel

« Me voici
Imbécile, ignorant
Homme nouveau devant les choses inconnues. »

Paul Claudel¹.

Toute analyse implique une part d'engagement personnel, un « parti pris ». Autant s'en expliquer dès le début, et si possible sans ruse. Le mien est tout entier contenu dans le titre du présent livre, inspiré d'une formule de Max Weber : la politique, c'est le goût de l'avenir. Mais ce « goût », à mes yeux, n'est pas une simple inclination sentimentale vers les promesses du futur ni un abandon heureux à l'imprévisible. Pour dire les choses autrement, il ne se résume pas à l'optimisme du rêveur dévoué à la providence. Avoir le goût de l'avenir, c'est vouloir gouverner celui-ci ; c'est refuser qu'il soit livré aux lois du hasard, abandonné à la fatalité, à la domination, aux logiques mécaniques d'un « processus sans sujet ».

Être habité par cette idée du lendemain à construire, c'est donc *renoncer au renoncement contemporain*. Il se trouve en effet que mille et une raisons viennent aujourd'hui miner, jour après jour, toute détermination agissante. Puissance autonome de la technique et impérialisme intimidant du concept moderne de *RDTS* (recherche et développement technoscientifique), échec des anciennes utopies, désastres idéologiques du XX^e siècle, fin de l'histoire, nouvelle complexité d'un monde globalisé, désarroi démocratique : l'air du temps est encombré de signes, de signaux, de murmures, qui invitent chacun de nous à la sagesse hédoniste, au bonheur modeste de l'instant, au fatalisme désenchanté.

1. *Tête d'or, Théâtre*, t. 1, p. 171-172, éd. Madaule et Petit, 1967.

Cette injonction se charge parfois de condescendance. On nous adjure de nous défier du volontarisme, c'est-à-dire de nous abstenir. Conseil partout murmuré : ne touchons plus à l'Histoire, elle s'en portera mieux. Songez au siècle qui vient de s'achever, ajoutez-t-on... Les grands projets d'hier ; le dessein de changer le monde ; l'orgueil prométhéen et la visée téléologique n'ont-ils pas irrémédiablement conduit au meurtre ? Et aux camps ? Et aux faillites ? En dépit d'une pieuse récitation civique (« Allez voter ! » etc.), la pensée courante juge comme un prurit infantile – ou pire, comme un symptôme populiste – tout volontarisme qui prétend aller au-delà de l'*aménagement* prudent, de la *régulation* technocratique ou de la *gouvernance* sans vision. On connaît l'antienne opposée aux rêveurs qui s'obstinent à croire qu'un autre monde est possible : quelle solution concrète proposez-vous ?

C'est cette inclination capitularde qu'il me paraît urgent de combattre. Quel que soit le visage qu'elle prend. Et il en est de sympathiques... Non ! Garder le goût de l'avenir, c'est accepter vaille que vaille et en dépit de tout la détermination qui va avec. C'est refuser de jeter par-dessus bord l'espérance ou l'idée de « progrès ». Plus concrètement, il s'agit de reconquérir cette *maîtrise minimale de l'histoire* qui, pour de bon, risque de nous être dérobée. Elle seule, pour user de la formulation hébraïque, peut empêcher que le monde soit « abandonné aux méchants » ; qu'il soit livré aux mécanismes anonymes de la puissance, de la technoscience ou de la marchandise. Non, nous ne sommes pas condamnés au choix impossible entre la « naïveté de la résistance et l'abjection du consentement² ». Au fond, il est tout simplement urgent de *ne pas consentir*. Aimer l'avenir passe ainsi paradoxalement par un mot de trois lettres qu'il faut réapprendre à articuler : non.

Mais avouer un tel parti pris n'est pas suffisant. Sauf à rester dans l'incantation, le « goût de l'avenir » commande que l'on prenne en compte trois idées majeures. Elles sont finalement assez simples.

2. J'emprunte cette expression à Alain Caillé, « Vers une déshumanisation du monde », *Diogenes*, n° 195, mars 2002.

La grande bifurcation

La première, c'est la profondeur vertigineuse de la rupture historique et anthropologique que nous sommes en train de vivre. Le proclamer est facile, le comprendre vraiment l'est un peu moins. Même si le thème du « changement » et celui de « réforme structurelle » alimentent le bavardage quotidien, je ne suis pas sûr qu'on ait pris la vraie mesure de ce que le prix Nobel Illya Prigogine appelle quant à lui « la grande bifurcation ». Combinaison subtile des trois « révolutions » contemporaines (économique, numérique et génétique)³, elle va bien au-delà d'un séisme comparable à celui des Lumières, d'un basculement analogue à la Renaissance européenne, voire d'un englobement du monde ancien comme la fin de l'Empire romain. Elle est plus radicale. Ce sont cette fois nos idées, nos concepts, nos jugements les plus élémentaires qui s'évanouissent peu à peu comme des fumées. On songe à la phrase inquiète de Musset : « Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore⁴. »

Illya Prigogine, retrouvant les formulations d'un Pierre Lévy, d'un Michel Serres et de quelques autres, n'hésite pas à comparer cette grande bifurcation à celle d'il y a douze mille ans, qui nous fit passer du paléolithique au néolithique⁵. Or c'est au néolithique que la ville fut substituée au nomadisme, l'agriculture à la cueillette, l'élevage à la chasse, l'écriture à l'oralité, l'État à la horde, etc. À ce moment-là, l'homme interrompt son errance pour fonder la civilisation. Rien de moins. On vit émerger l'art et la royauté, les prêtres et les esclaves, les symboles et bien d'autres choses. Or, voilà que dans notre rapport au réel, à la matière, au temps et à l'espace, à la vie elle-même, *nous vivons aujourd'hui un basculement de cette importance*. Tout s'efface et tout mue. C'est dire à quel point sont devenus subalternes les discours des « importants » et les proclamations doctes.

3. J'ai tenté de les analyser en détail dans *Le Principe d'humanité*, Seuil, 2001.

4. Alfred de Musset, *Les Confessions d'un enfant du siècle* (1836), Seuil-L'École des lettres, 1992.

5. Interview publiée par *La Libre Belgique*, 22 novembre 2002.

Soyons clair : pour définir ce changement, nous n'avons pas encore les mots. Il faudra les forger. Nous pressentons seulement qu'une telle transmutation n'est plus réductible aux raisonnements historiques ou anthropologiques habituels. Sa description échappe aux anciennes catégories mentales de sorte que la pensée elle-même est confrontée à ce « paradoxe suprême » dont parlait Sören Kierkegaard. Elle doit « découvrir quelque chose qu'elle-même ne peut [encore] penser⁶ ». Dans la plupart des disciplines, les paradigmes⁷, comme on dit, ont cessé – ou cessent peu à peu – d'être opératoires.

Avons-nous réellement pris acte de tout cela ? On peut en douter quand on voit se perpétuer les anciens réflexes, les affrontements sempiternels, les certitudes impavides, les sentences et les vulgates. Si l'homme de la modernité pressent l'énormité de la crise, il préfère trop souvent prendre refuge dans le simulacre. Faire « comme si », ravauder les concepts, ruser avec le langage, perpétuer pour quelque temps encore les références usées : nous répugnons décidément à nous pencher carrément sur le vide. Une part de la frivolité contemporaine tient à ce recyclage querelleur des pensées mortes, celles qui dérivent dans l'écume et les tumultes de l'actualité. Frivolité en effet, mais qui n'est pas surprenante.

Ce qui nous autorise à préférer cette ruse consolatrice du « faire comme si », c'est le *caractère subreptice de cette mutation*. Elle ne prend pas la forme d'un cataclysme comparable à ceux des siècles précédents mais plutôt d'une infusion imperceptible, d'une métamorphose graduelle qui, peu à peu, désactive nos croyances les mieux assurées et brouille nos anciennes représentations. C'est vrai sur le terrain de l'économie comme sur celui de la politique, des institutions, de l'éthique ou de la connaissance elle-même. D'où ces bouffées d'angoisse lorsque l'un ou l'autre de ces changements *déjà advenu* (et cette fois irrémédiable) nous apparaît en toute clarté⁸.

6. Sören Kierkegaard, *Miettes philosophiques*, Gallimard, 1990, p. 74.

7. C'est l'historien américain des sciences Thomas S. Kuhn qui a proposé, en 1962, le concept de paradigme. Le mot désigne à l'origine un ensemble cohérent d'hypothèses, de lois et d'applications ; par extension, il représente l'ensemble des croyances, des valeurs et des techniques qui sont communes aux membres d'un groupe humain à un moment donné.

8. Je reprends cette idée de « mutation rampante » à un sociologue québécois dont il sera question plus loin : Michel Freitag, *L'Oubli de la société. Pour une théorie*

La femme de Lot fascinée par l'ancien

Dans le pire des cas, nous nous laissons alors envahir par le regret et la nostalgie. Or la deuxième idée majeure qui gouverne ce livre, c'est précisément le refus de la « pensée grognon ». Le rejet de la nostalgie durablement peureuse. C'est un rejet sans colère ni mépris. La nostalgie et la peur sont respectables. Sur le terrain de l'art, par exemple, la quête nostalgique du temps perdu produit des œuvres et fonde même l'acte créateur. L'art, comme on le sait, suspend le temps... Dans notre rapport à l'Histoire, en revanche, peur et nostalgie sont de vaines postures. Rebrousser chemin ne mène jamais très loin et toute restauration est vaine. Face au basculement, s'il est légitime d'éprouver mille craintes, il n'est pas moins nécessaire de s'en affranchir. *Il faut désobéir à sa propre nostalgie*, au besoin en serrant les mâchoires. Affaire de parti pris. À ce sujet, comme on dit, mon engagement est à la fois clair et conscient de ses limites. Tout engagement n'est-il pas une décision pour une cause imparfaite ?

Je n'aime rien tant que cette façon de décrire la vanité du regret qu'on trouve chez Philon d'Alexandrie lorsqu'il évoque la femme de Lot, transformée en statue de sel pour s'être coupablement retournée vers Sodome, femme pétrifiée incarnant du même coup « la vie figée par la fascination de l'ancien⁹ ». C'est d'ailleurs pour stigmatiser cette fascination immobile qu'un grand mystique du XIII^e siècle natif de Liège, Guillaume de Saint-Thierry, faisait inlassablement l'éloge des hommes « en chemin ». « Ils sont parfaits, écrit-il, en ce qu'ils oublient ce qui est derrière eux pour se tourner vers ce qui est en avant ; ils sont voyageurs en ce qu'ils sont encore en chemin¹⁰. »

critique de la postmodernité, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 87-88. Michel Freitag est également l'auteur de *Dialectique et Société* (2 vol.), Lausanne, L'Âge d'Homme et Montréal, Éd. Saint-Martin, 1986 ; *Le Monde enchaîné. Perspectives sur l'AMI et le capitalisme globalisé*, collectif, dir. avec Éric Pineault, Québec, Nota Bene, 1999.

9. J'emprunte cette référence à Jean-Louis Chrétien, *L'Inoubliable et l'Inespéré*, Desclée de Brouwer, 2000, p. 156.

10. Guillaume de Saint-Thierry, *Énigme de la foi*, Vrin, 1959, § 26. La plupart des traités de Saint-Thierry sont disponibles aux Éditions du Cerf.

Cette frayeur devant l'inconnu qu'éprouvent mes contemporains, elle m'habite moi aussi et c'est elle que j'essaie de tenir en respect. Vanité de la nostalgie... Pour sourire un peu tâchons d'imaginer une hypothèse au demeurant vraisemblable. Durant l'interminable jointure entre paléolithique et néolithique (elle dura des siècles), il se trouva sans aucun doute des hommes et des femmes travaillés eux aussi par le regret. Ils pleurèrent probablement la vertu héroïque de la chasse aux grands fauves, le bonheur désinvolte de la cueillette, l'austère majesté des cavernes peintes, la simplicité vivante de la culture orale, toutes ces choses disparues au profit d'un usage prosaïque du labeur agricole, des animaux domestiques et des maisons construites. Hormis la poésie, quel intérêt direct pouvaient avoir de telles mélancolies ?

Refuser crainte et nostalgie ne signifie donc pas qu'on tienne la crainte pour illégitime, bien au contraire. Il est aveugle et sourd celui que la peur n'habite jamais aujourd'hui. Toute fêlure de l'Histoire ouvre un temps d'apocalypse. Nous y sommes. Des choses s'éboulent autour de nous, des volcans bouillonnent, des équilibres se brisent, d'inimaginables violences menacent... Un philosophe comme Jean-Luc Nancy exprime magnifiquement ce redoutable point d'indécision, de suspens énigmatique, de contingence radicale qui nous contraint à entrer dans l'avenir les yeux bandés. Nous pénétrons dans l'inconnu, en effet, et cet inconnu peut, à tout moment, « tourner à l'in-sensé et à l'im-monde ». Nancy évoque ainsi « l'inquiétude ouverte entre le crépuscule d'un achèvement et l'imminence d'un surgissement¹¹ ».

Qui oserait ironiser sur ces frayeurs sporadiques qui saisissent l'homme d'aujourd'hui ? Comment ignorer les risques, oublier les souffrances ou diffamer l'inquiétude ? Une inquiétude qui jette ses regards bien au-delà de l'horizon strictement politique, géostratégique ou même institutionnel. C'est une crainte d'un tout autre ordre. Elle est une plainte de la créature lentement arrachée à elle-même. C'est en la prenant au sérieux qu'on peut espérer la conjurer, et seulement comme cela. Le goût de l'avenir implique une lucidité sans laquelle il n'est que jobardise.

11. Jean-Luc Nancy, *Hegel. L'Inquiétude du négatif*, Hachette, 1997.

Conjurer la crainte ? Au sens strict du terme (*apokalupsis* signifie révélation), l'apocalypse annonce du nouveau et même du meilleur. Pour reprendre l'alternative entre « achèvement » et « surgissement », on peut miser sur le second, et ce surgissement, travailler à le hâter. Ce choix nous est d'autant plus accessible que, à bien réfléchir, *notre conscience est déjà partagée au-dedans d'elle-même*. Comme pour ces hommes du XVII^e siècle décrits par les historiens – mais à la puissance dix – plusieurs systèmes de valeurs cohabitent confusément en chacun de nous et « le nouveau système anime déjà les désirs, alors que l'ancien domine encore les consciences¹² ».

Pêcher plus profond

La troisième idée majeure à laquelle on voudrait obéir découle directement des deux précédentes. Puisque le changement est énorme et que meurt décidément l'ancien, alors il faut essayer de penser *autrement*. Mais en donnant à cet adverbe son sens le plus précis. Réfléchir autrement, se tenir dans les marges, tenter posément d'explorer le nouveau pour, à sa lumière, réapprendre à critiquer le présent. Certes le choix est difficile. Tâchons au moins d'en faire une méthode ou, plus modestement encore, une direction.

Pour mieux suivre celle-ci, il faut renoncer aux disputes convenues, aux ratiocinations embrouillées, à toutes ces facilités. Puisque la mutation annoncée est considérable, puisque le vieux monde est mort, alors comment pourrait-il y avoir de pensée et de langage qui ne soient pas *réinventés*. Celui qui tente obstinément de trouver un « passage » n'a rien à attendre du ressassement, fût-il érudit ou malin. Nous n'avons rien à espérer non plus des agitations de surface, celles-là mêmes qui occupent l'espace public. Idéalement, il faudrait déplacer les lignes, secouer l'échiquier, ignorer les catégories et les frontières, bousculer les disciplines du savoir, explorer les marges, braver les convenances intellectuelles et renoncer aux prudenances finautes.

12. Jean Rohou, *Le XVII^e Siècle, une révolution de la condition humaine*, Seuil, 2002, p. 13.

C'est sans doute Maurice Bellet, invisiblement présent dans bien des pages de ce livre, qui a le mieux défini la *méthode* qu'on voudrait essayer de suivre. « La grande affaire, écrit-il, est d'opérer, dans la modernité, après la modernité, dans son essoufflement ou sa chute ou son bouleversement à fond, d'opérer l'acte décisif, la *rupture instauratrice* maintenant, d'inventer, inventer¹³. » Et le même Bellet d'énoncer le seul défi qui lui paraisse à la hauteur de l'enjeu : « J'annonce un long travail d'enfantement, portant sur des temps et des temps, hors de toute maîtrise et tout programme. Et le point d'appui n'est plus ici, ou en arrière, mais en avant, dans la profondeur de l'Inconnu¹⁴. »

Retenons le mot profondeur. Il prend valeur de recommandation. Dans l'océan des idées, il faut tenter de pêcher plus profond...

13. Maurice Bellet, *La Longue Veille*, *op. cit.*, p. 120.

14. *Ibid.*, p. 42.

Première partie

UNE CERTAINE STUPEUR

Chapitre 1

Le retour du mal

« C'est une inondation. La guerre a ouvert les écluses du Mal. Les états qui soutenaient l'existence humaine s'effondrent. »

Franz Kafka¹.

Avec ce crime-là et les guerres qui ont suivi, les mots sont revenus. Dans la stupeur et le désordre. En septembre 2001, on s'est mis à parler du Bien et du Mal ; on a stigmatisé un « axe du mal » et invoqué, face à lui, la responsabilité planétaire d'un « empire bienveillant » (l'Amérique). D'un bout à l'autre du monde, mais pas toujours sur le même registre, commentaires et discours se sont subitement emplis d'adjectifs, de verbes, de métaphores qu'on n'entendait guère auparavant : nihilisme, diabolique, Satan, extermination, monstre, croisade, etc. On eût dit que le langage courant, celui des médias et des gouvernants, changeait de répertoire. Voilà qu'on décrivait le monde multipolaire de l'après-communisme d'une autre façon. À l'impassible analyse géopolitique, économique ou financière, aux antagonismes des idéologies succédait une effusion de références morales et même théologiques. Le mal, en somme, était de retour. Et cette fois il était partout. Son omniprésence n'était pas seulement le fantasme d'une droite américaine inspiré par le fondamentalisme protestant. Elle était bien réelle.

Justifiant ce réemploi précipité du mot « mal » et frémissant d'intonations prophétiques, le philosophe André Glucksmann pouvait s'écrier : « Les citoyens lucides et les démocrates doivent se préparer à affronter non plus un adversaire supposé absolu, mais une adversité redoutable et polymorphe, pas moins

1. Gustav Janouch, *Conversations avec Kafka*, Maurice Nadeau, 1988.

implacable. Je la nomme avec Dostoïevski “nihilisme”². » Comment ne pas voir dans cet événement, en effet, un rappel à l’ordre que n’eût pas démenti Dostoïevski. Cette fois nous était jeté à la figure la réalité du nihilisme et du meurtre, l’ivresse assassine du « sans limite », l’omniprésence du mal dans l’Histoire et la force d’âme particulière qu’exige de nous la nécessité d’y faire face.

Au-delà du terrorisme *stricto sensu*, que les démocraties entreprenaient de combattre, c’est notre perception de l’Histoire et du monde qui se voyait mise en cause. Une vision nouvelle prévalait soudain : celle d’un univers imprévisible et menaçant ; celle d’une insécurité insaisissable et d’une menace protéiforme. Si les deux tours emblématiques de Manhattan étaient ainsi frappées, au cœur de la seule superpuissance du moment, cela signifiait qu’aucune parcelle de la terre n’était plus à l’abri du mal. À aucun moment. Dans l’une des meilleures analyses rédigées « à chaud » après le 11 septembre 2001, Pierre Hassner faisait remarquer que cet événement « nous avait fait changer de paradigme dominant ». Du monde de Kant et de Locke, où nous pensions être parvenus, nous étions repassés au monde de Hobbes, avec des ouvertures sur le monde de Nietzsche et de Marx. Ce très symbolique retour en arrière entraînait des changements décisifs dans notre perception de l’Histoire. Et pas seulement sur le plan militaire.

Il était donc ruiné l’espoir de voir la modernité cheminer peu à peu vers l’utopie kantienne d’une paix perpétuelle, qui, en dépit des tribulations et ressauts de l’actualité, finirait par naître de la conjonction de la république participative, de l’État de droit et du principe fédéral ! Il redevenait hors de portée, et même de propos, ce règne annoncé du « doux commerce » grâce auquel la « marchandise » finirait par avoir raison de la violence et des passions humaines ! C’est ce qu’avait imprudemment prophétisé Montesquieu, jadis, et surtout Benjamin Constant, qui écrivait en 1814 : « Nous sommes arrivés à l’époque du commerce, époque qui doit

2. André Glucksmann, « Nihilisme ou civilisation ? », entretien avec Galia Ackerman, *Politique internationale*, n° 97, automne 2002, p. 153 à 168.

Le Principe d'humanité

*Seuil, 2001, Grand Prix européen de l'essai
et « Points », 2001*

Istanbul

*(avec Marc Riboud)
Imprimerie nationale, 2003*

